FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 3 FEVRIER 1860.

JEANNE DE FLARE.

(Suite)

Le soir, je rentrais toujours un peu triste, parce que..... parce que..... et pourquoi ne vous le dirais-je pas? parce que je rentrais seul, de de Flare ne manquant que je rentrais seul, se qu'on ne se trouve jamais plus seul qu'après une journée de causerie.

Après les avoir quittés, la voix de Mme de Flare et les caresses de chien faisaient un mal grand de place pleine d'ombre, comme le se- qui n'avait appelé dehors, avait laissé, en lui, qu'il avait appelé dehors, avait laissé, en se retirant, le compagnon plus sombre et moi plus triste.

Dans ces longues heures de solitude, je me suis à écrire cette histoire, dont Theodore m'avait rappelé les premiers traits, histoire à la- vers parler de lui-même, sans avoir l'air de parler de moi, et que j'avais perte dans mes bras, était remplie d'un bruit de baiser, dans laquelle on trouvait un parfum de rose.

Quelquefois, durant ces heures de travail, j'entendais le pas de Jeanne, qui montait l'escalier de bois qui conduisait à ma chambre, et qui, après avoir frappé à la porte, entrait sans attendre mon invitation, et venait s'asseoir à mes côtés, sans me déranger, sans même me demander si je travaillais ou si je rêvais.

Elle restait ainsi une heure ou deux, puis elle se levait, me disait qu'elle allait me laisser travailler, et sortait.

Je ne la retenais pas, je ne lui demandais pas de rester, je ne la remerciais pas de sa visite; mais, lorsque j'entendais le pas de Jeanne s'éloigner, je me levais, je courais à la porte, je la rouvrais, je me penchais sur la rampe de l'escalier, et je disais:

— Jeanne, revenez!

Elle revenait, et, pendant une heure ou deux, nous causions de choses indifférentes, de Mme de Flare, de Theodore, de Jacques, de tout, excepté de nous.

Un soir, elle me dit qu'elle avait vu Mme de Flare, et que Mme de Flare lui avait dit qu'elle me trouvait triste, et qu'elle désirait me voir.

Je répondis que j'irais le lendemain.

Le lendemain, je me rendis chez Mme de Flare.

Elle me reçut avec sa bonté accoutumée, et me demanda la cause de ma tristesse.

Je répondis que je ne savais pas moi-même pourquoi j'étais triste, que je ne me connaissais pas ce jour-là.

Elle me dit que j'avais tort, que je devais me distraire, que je devais aller dans le monde, que je devais chercher à me faire des amis.

Je répondis que je n'avais pas besoin d'amis, que j'étais heureux de vivre avec elle, avec Jeanne, avec Jacques, avec Theodore, et que je ne désirais pas d'autre société.

Elle me répondit que j'étais un enfant gâté, que je ne savais pas ce que je disais, que je devais me distraire, que je devais aller dans le monde, que je devais chercher à me faire des amis.

Je répondis que j'irais le lendemain.

Le lendemain, je me rendis chez Mme de Flare.

Elle me reçut avec sa bonté accoutumée, et me demanda la cause de ma tristesse.

Je répondis que je ne savais pas moi-même pourquoi j'étais triste, que je ne me connaissais pas ce jour-là.

Elle me dit que j'avais tort